

n'avaient jamais dit



"La première vague de rapatriés nous a fait mal"

L'un raisonne. L'autre s'enflamme. Roland et Michèle Boucabelle, retraités à La Panouse (9^e), sont étonnamment différents quand ils évoquent leurs destins de pieds-noirs. Ils se sont rencontrés sur le tarmac de l'aéroport d'Oran-La Sénia, dans les derniers jours de juin 1962, au milieu d'une foule hagarde et démunie. 48 heures d'attente, une seule valise en main, sans savoir où ils iraient. Michèle débarquera à Toulouse. Roland à Marseille. "Dans mon souvenir, l'accueil a été bon, bien réglé, se souvient-il... Nous nous sommes retrouvés à la gare Saint-Charles, puis dans un train pour Montbéliard où nous avions de la famille". Michèle, el-

le, passera plusieurs mois, seule dans un pavillon à Pau, dormant sur un lit de camp et mangeant grâce aux tickets d'aide. Elle se rappelle cette sensation d'être "une bête curieuse": "On me tournait autour pour voir si j'avais pas une queue. Je gardais tout en moi... Pour avoir la paix".

"Notre image était celle du colon plein de fric, qui venait manger le pain des Français, poursuit son mari. Cela correspondait à une réalité: dès la mi-1961, les colons qui avaient les moyens ont commencé à préparer leur retour en France. A Alger, il y avait un bureau de vente sur plan des appartements de la Rouvière... Cette première vague a fait mal à l'immense majorité des pieds-noirs, qui eux sont rentrés sans rien". ■



"Mon patron m'a dit : vous parlez bien français !"

Giselle Jacquinet n'a pas l'accent pied-noir. La faute à quatre années passées en Normandie où son frère, engagé dans la 2^e DB du Général Leclerc, s'était installé après la guerre. Débarquée à Marseille après deux jours passés sans boire ni manger sur l'Hippodrome du Figuier, à deux pas de l'aéroport de La Sénia, elle se souvient de la fouille au moment de monter dans l'avion et de cette terre rouge qui avait maculé le visage de sa petite fille. "Les médias de métropole disaient que nous arrivions en vacances... se remémore-t-elle. Personne ne nous attendait aussi nombreux. Aujourd'hui, vous vous foulez la cheville sur le trottoir, vous avez une assistance psychologique... A l'époque, rien

n'était prévu pour nous. Sauf que quand nous avons débarqué, ils nous ont fait payer le trajet!" Secrétaire de direction, Giselle Jacquinet ne reste que quatre jours sans travailler: "J'ai répondu à une petite annonce. Le patron avait déjà retenu une candidate mais il a tenu à me voir... Par curiosité pour ces pieds-noirs qui arrivaient. A la fin de l'entretien, il m'a dit: vous parlez bien le français! Je me demande encore si beaucoup de gens savaient que l'Algérie était un département français..." Cette ancienne proche de l'OAS, 73 ans aujourd'hui, n'a jamais pardonné "la froideur, le dédain, l'indifférence" qui l'ont accueillie. "En 62, les Français partaient tous en vacances... De nous, ils s'en fichaient bien". ■